première de celles-ci se trouve à la place que l'hypothèse lui assigne, du côté opposé au capitule.

L'opinion de M. Prestandrea se trouve donc justifiée, en tant qu'on peut regarder les épines du *Xanthium* comme des organes appendiculaires indépendants et les analogues des feuilles ; seulement elles ne sont pas, comme il le croyait, une production de l'axe qui porte la feuille dont elles semblent dépendre, mais bien d'un axe secondaire qui s'est développé à l'aisselle de cette feuille.

Du reste, le *Xanthium spinosum*, comme on pouvait s'y attendre, n'est pas seul à offrir un exemple d'une semblable transformation. Une Apocynée de Ceylan, l'*Azima tetracantha*, montre, à l'aisselle de chaque feuille, deux fortes épines placées côte à côte, qu'on doit, je pense, considérer de même comme les premiers organes appendiculaires du bourgeon né à l'aisselle de la feuille ; notez que leur analogie avec les feuilles est établie par l'extrémité spinescente de celles-ci. N'eût été leur position trop évidemment axillaire, on aurait pu les prendre pour des stipules. Il existe, dans nos jardins, une espèce d'*Aristolochia*, l'*A. caudata*, si je ne me trompe, dont les deux premières feuilles du bourgeon axillaire, fort différentes des autres, simulent si bien des stipules, que je crois qu'on les a décrites quelque part comme telles.

On est amené, par la considération de ces faits et d'autres semblables, à penser, comme Griffith paraît l'avoir soupçonné il y a longtemps (1), qu'il existe toute une classe d'organes, qu'on a rangés parmi les stipules (par exemple, dans les *Ficus*, les *Dipterocarpus*, etc.), et qui auraient droit à être considérés comme des organes indépendants à l'égal des feuilles. Au moins est-il démontré, par l'exemple frappant des *Selaginella*, que les feuilles peuvent affecter sur un même axe deux formes différentes et alternant d'une façon régulière.

M. Duchartre fait remarquer que l'*Aristolochia* mentionné dans le travail qui vient d'être lu sous le nom d'*A. caudata* est l'*A. triloba*.

M. Gris, secrétaire, donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

NOUVELLE NOTE SUR QUELQUES RECTIFICATIONS DE SYNONYMIE, par M. A. GRAS.

(Turin, novembre 1863.)

I. — Dans un premier article (2), que j'eus l'honneur de communiquer à

(1) *Notulae asiatica*, pp. 14, 15, 230, 231, 234, 236.

(2) Voyez le Bulletin, t. VIII, p. 270.

la Société (séance du 10 mai 1861), je m'efforçai de ramener sous le patronage d'Allioni une certaine quantité d'espèces qui s'en étaient fort innocemment affranchies. Mes instances s'étaient appuyées sur le respect si légitime qu'on a généralement voué de nos jours au droit sévère de priorité; et si, dans ledit essai, j'étais parvenu à rencontrer le suffrage bienveillant des personnes qui prennent quelque intérêt à cette partie toute littéraire de la botanique, je serais moins heureux de m'en réjouir pour moi-même que pour la mémoire de mon illustre concitoyen, dont j'ai pu surtout apprendre à dignement apprécier les rares qualités de cœur et d'esprit dans les trésors de sa vaste correspondance (1).

Dans cette seconde étude, ce sont encore quelques droits d'Allioni, sur un petit nombre de plantes étrangères à la flore du Piémont, que je vais tâcher de rappeler à mes confrères; et j'ose espérer que nos botanistes descripteurs voudront bien souffrir sans trop d'impatience les troubles passagers qu'il me faudra susciter dans la synonymie. En effet, on saura peut-être ne pas trop oublier qu'il s'agit ici d'une question de la plus incontestable équité; il s'agit de perpétuer, à côté du genre et de l'espèce, le nom du botaniste heureux qui arriva le premier à classer ses plantes dans la science, d'après les lois de nomenclature universellement reconnues. Or, dans l'application de ce principe, qui est à lui tout seul le moyen le plus sûr pour parvenir à l'unité de la synonymie, on ne saurait, croyons-nous, admettre un trop grand nombre d'exceptions irréflechies, sans qu'on en vînt, d'un côté, à se rendre coupable d'un acte criant d'injustice envers tout écrivain arbitrairement écarté, et sans qu'on offrît, de l'autre, au goût plus ou moins scrupuleux des floristes un déplorable prétexte de scission. Voilà pourquoi, dans les différentes circonstances de ce petit procès historique, qui se débat en dehors de la science elle-même, nul écrivain consciencieux ne pourra répondre au réviseur importun : « Vos observations sont tardives, notre siège est fait. »

Parmi les plantes nommées dans l'*Auctarium ad synopsis methodicam stirpium horti regii taurinensis* (1774), il y en a une certaine quantité qui mériteraient d'être rendues à Allioni et qui figurent, sans aucun doute, dans les flores sous des noms postérieurement imposés. Mais comment aurais-je pu me reconnaître, dans l'incertitude fatale où me laissaient les moyens tout à fait insuffisants dont le botaniste fit usage? Une seule petite phrase de quelques mots caractérise le plus grand nombre des espèces, et, pour ressaisir dans le *Prodromus* les traces de la plante que je sentais sous la main, mes efforts les plus opiniâtres n'obtinrent le plus souvent que de très-douteux résultats. Je n'ai donc pu procéder à ce nouveau dépouillement qu'avec la plus grande

(1) La correspondance complète d'Allioni, classée en vingt volumes, petit in-4°, sommairement reliés par lui-même, appartient à la bibliothèque de l'Académie royale des sciences de Turin.

réserve, et j'ai dû surtout, quant à présent, me résigner au sacrifice d'espèces excellentes, qu'il m'aurait été bien cher de rapporter à leur véritable auteur. Dans la série de celles dont je vais discuter la synonymie, le doute m'a pourtant paru inadmissible, et je ne les ai adoptées moi-même que par suite d'une conviction résultant d'un ensemble de preuves consciencieusement acquises, soit dans les descriptions assez complètes fournies par l'auteur, soit par la nature même de quelques espèces notoires, visiblement désignées par les synonymes cités.

II. — Le nom d'Allioni, qui s'attache à un si grand nombre d'espèces indigènes de la haute Italie, n'avait figuré jusqu'à présent, que je sache, à côté d'aucune plante exotique, et je me sens vraiment heureux de pouvoir introduire ce nom illustre dans les flores de diverses contrées éloignées de ces Alpes fécondes, pour lesquelles notre infatigable botaniste eut constamment une prédilection si naturelle et si marquée. Voici donc quelques espèces incontestables que je viens ramener vers lui, ne sachant me résigner à tolérer qu'on les dérobe plus longtemps à sa renommée, sans qu'une humble protestation s'élève au moins en faveur des droits imprescriptibles de sa priorité.

1. *Hibiscus lævis* All. *Auct. ad syn. etc.*, in *Misc. taur.* V (1774), p. 83, ex phrasi diagnostica et descriptione. — Cette espèce fut consciencieusement reproduite sous le nom d'Allioni, dans l'ouvrage de Scopoli, intitulé : *Deliciæ Floræ et Faunæ insubricæ*, t. III (1788), p. 35, tab. 17, tandis que l'illustre monographie des Malvacées la plaça dans le *Prodromus*, sous la dénomination d'*H. militaris* Cav. *Diss.* VI, p. 352, tab. 198, f. 2. D'après la description du botaniste espagnol, on ne peut douter de l'identité de son espèce avec la plante d'Allioni ; mais, comme les huit premières dissertations de Cavanilles sur la classe des plantes monadelphes, imprimées à Paris, chez les Didot, ne parurent que dans l'intervalle de l'année 1785 à l'année 1789, rien, pensons-nous, ne peut s'opposer à la juste revendication que nous invoquons ici en faveur de l'antériorité plus que décennale du naturaliste italien.

Cette remarquable espèce est originaire de l'Amérique du nord.

2. *Melia sempervirens* All. *Auct. ad syn. etc.*, l. c. (1774), p. 85, ex cit. syn. Tournefortii et adjectis observationibus. — Le *Prodromus* (I, 621) reconnaît cette espèce comme procédant de Swartz *Fl. Ind. occid.* vol. II, p. 737 ; le volume cité de cet important ouvrage ne date pourtant que de l'année 1800, et si l'auteur y fit, pour le nom spécifique de sa plante, l'heureuse rencontre de l'épithète déjà consacrée par Allioni, ce ne fut pas le pur hasard qui le servit : l'espèce en question n'est que la variété β *SEMPERVIRENS* du *Melia Azedarach* de Linné.

D'après De Candolle, le *M. Azedarach* α L. croît en Syrie et à l'île de

Ceylan, tandis que le *M. sempervirens* nous serait exclusivement arrivé de la Jamaïque (1).

3. *Ambrosia peruviana* All. *Auct. ad syn. etc.*, l. c. (1774), p. 67, ex phrasi diagnostica. — La plante était connue *ab antiquo* sous cette même dénomination dans tous les jardins botaniques, et, dans la note qui fait suite à sa phrase diagnostique (note qui fut probablement écrite en 1771), Allioni avoue que *dix* ans auparavant elle lui avait été transmise par Bernard de Jussieu, sous le nom qu'il publie dans l'*Auctarium* (2); elle n'avait pourtant encore paru dans aucun ouvrage à nomenclature binaire, et si les preuves nous manquent pour la faire remonter plus haut, c'est bien à cet *Auctarium* de l'année 1774 tout au moins qu'on devra la fixer. La priorité d'Allioni détruit donc celle que l'on attribue erronément à Willdenow, puisque cet auteur ne livra son espèce au public qu'au tome IV du *Species*, p. 377, dont la date est de l'année 1805.

Il paraît fort probable que la plante en question n'étend point au delà des limites géographiques tracées par son nom d'espèce l'aire de sa végétation spontanée.

4. *Solanum capsicoides* All. *Auct. ad syn. etc.*, l. c. (1774), p. 64, ex phrasi diagnostica et adjecta descriptione (non Martii). — Cette magnifique espèce, ainsi qu'il a été dit de l'*Ambrosia peruviana*, était depuis longtemps connue dans les jardins botaniques sous cette vieille dénomination, et Allioni nous apprend qu'il reçut lui-même la plante du célèbre Guatteri, de Parme, sous le nom de *Solanum capsicoides ex horto patavino*. La description détaillée que notre auteur en donne nous la montre exactement identique avec l'espèce que Lamarck nomma en 1793 (*Ill. n.* 2360) du nom de *S. ciliatum*. Seulement la couleur du fruit mûr fournit à quelques descripteurs le sujet d'une singulière divergence. Tandis que Moricand soutient que la baie *jaunit*, Dunal prétend qu'elle devient parfaitement *rouge*, et voilà qu'Allioni, combinant sans malice le mélange des deux couleurs, nous assure que la fameuse baie se colore d'une teinte *safranée*. Si l'on veut bien se souvenir qu'il s'agit ici d'une famille de végétaux dont le fruit est susceptible de passer, chez une même espèce, par une infinité de nuances, témoin les deux exemples les plus vulgaires : le Piment et la Morelle-noire, on trouvera facilement que chacun des trois auteurs peut fort bien ne pas avoir tort. Toute discussion à cet égard nous paraît oiseuse, et nous pensons que la priorité

(1) Linné publia cette variété β de son espèce sur la foi de Tournefort et de Commelin; car, comme pour s'excuser de ne pas avoir lui-même discerné l'espèce, il dit catégoriquement à Allioni : *Azedarac sempv. et flor. doleo impense me numquam vidisse* (Lettre inédite du 4 novembre 1774).

(2) «Vous recevrez avec cette lettre un paquet de graines américaines que j'ay mis à part pour vous » (Lettre de Bernard de Jussieu à Allioni, du 4 mars 1761; voy. le *Bull.* VIII, 671). L'*Ambrosia* figurait sans aucun doute parmi ces graines.

d'Allioni ne saurait être, dans cette nouvelle circonstance, ni méconnue, ni sacrifiée. Malheureusement, il y aura du sang versé parmi ces pacifiques Morelles, et le *S. capsicoides* All. n'atteindra le but qu'en passant sur le corps du *S. capsicoides*, de notre éminent confrère M. de Martius. On sait, en effet, que l'illustre floriste de Munich, ne pouvant soupçonner le danger d'empiéter sur les droits d'autrui, eut jadis la pensée de masquer sous ce vieux terme spécifique une jeune espèce dont il venait d'enrichir la flore du Brésil. Or, dans un fait irrécusable de priorité, le nom d'un auteur, de quelque autorité qu'il soit digne, ne peut rien changer à l'état de la question, et toujours, si nul obstacle exceptionnel ne s'y oppose, le droit le plus ancien doit inexorablement l'emporter; c'est pourquoi, vu qu'il existe déjà un *S. Martii* de Sendtner et un *S. brasilianum* de Dunal, j'oserai proposer, comme nouveau nom spécifique du *S. capsicoides* Mart. (non All.), l'adjectif *corcovadense*, en souvenir du mont *Corcovado* (près de Rio-Janeiro), dans les bois duquel la plante de M. de Martius fut primitivement signalée. Et peut-être me permettra-t-on de formuler ici, à la défense de cet innocent néologisme, une petite protestation contre le rigorisme excessif de ces écrivains qui trouvent les épithètes empruntées à des pays ou à des montagnes peu convenables aux plantes qui ont une vaste distribution. Je pense qu'il peut y avoir parfois un autre sens à donner à ces adjectifs géographiques, et qu'on ne devrait surtout les regarder le plus souvent que comme d'heureux surnoms, destinés tout simplement à rappeler l'endroit où la plante se dévoila jadis à son premier descripteur. Sans cette modification légère à la véritable acception du mot, et si l'on négligeait ce nouveau point de vue, sous lequel je suis d'avis qu'on doit regarder le plus grand nombre de ces épithètes, une foule de plantes seraient exposées à porter fort malaisément et de très-mauvaise grâce le nom qu'on leur a quelquefois inconsidérément imposé; et entre autres une charmante espèce devrait en souffrir, qui me touche de près, l'*Euphorbia taurinensis* All., plante assez répandue dans la flore de l'Europe centrale, et qui infeste littéralement le territoire de Suse, à 50 kilomètres de Turin, tandis que non-seulement elle a toujours été fort rare aux environs de cette ville, mais, dans quelques années, elle en aura, sans aucun doute, complètement disparu.

Les *Solanum capsicoides* d'Allioni et de M. de Martius sont deux espèces exclusivement brésiliennes.

5. *Achyranthes sicula* All. *Auct. ad syn. etc.* l. c. (1774), p. 93, ex adjecta observatione. — Les premiers renseignements sur cette espèce remontent à Paul Boccone (*Ic. et descript. rar. plant.*, etc., 1674, p. 16), et si jamais rectification dut m'être agréable, je puis bien affirmer que ce fut la présente, puisqu'elle m'offre l'occasion de rendre, dans une même circonstance, pleine justice à deux botanistes d'un mérite supérieur, et que mon pays aime à compter parmi ses illustrations les plus sympathiques. Nous aurions

beau vouloir nous défendre de tout accès de prédilection envers nos compatriotes; ce sentiment est la conséquence d'une affection tout exceptionnelle, et si, en travaillant pour la gloire des auteurs que nous aimons, nous laissons percer à l'occasion, à travers l'austérité du labeur, quelque trace du tendre sentiment qui nous émeut, nous pouvons compter sur la bienveillance de tous nos lecteurs, dont nous rencontrerons, sans trop la chercher, la courtoise indulgence.

Cette intéressante Chénopodée se trouve dans la première édition du *Species* de Linné (1753), p. 204, sous le nom d'*Achyranthes aspera* α *sicula*. Distinguée comme espèce, elle reçut de Lamarck [(*Dict. encycl.* I, 1783, p. 545)] la dénomination spécifique *argentea*; mais, dans l'intention sans doute de rattacher l'espèce à Boccone et à Linné, Roth remplaça, en 1797 (*Cat. bot.* I, p. 39), le terme de Lamarck par l'adjectif *sicula*. Les Italiens doivent sans doute de la reconnaissance au docte Allemand pour cette rectification opérée en faveur de la Sicile et du botaniste sicilien; mais la besogne était faite depuis longtemps, et nous sommes, au fond, bien plus joyeux de devoir ce petit succès, obtenu à un siècle précis d'intervalle depuis la première publication de l'espèce, à la plume de l'Italien Allioni.

Puisse enfin ce nouvel exemple de la plus inattaquable priorité recevoir bientôt sa consécration dans le prochain volume du *Flora italiana* de M. Parlatore. C'est surtout dans les grands ouvrages qui sont destinés à former aux études descriptives la future génération des botanistes, que nos maîtres vénérés doivent saisir tous les moyens qui leur sont offerts de rectifier la synonymie et la nomenclature; car si le temps, comme dit Plaute, se dérobe à une si précieuse occasion,

Nunquam edepol quadrigis albis indipiscet postea.

(*Asin.* 261.)

Je n'ose ajouter aux espèces certaines que je viens d'énumérer un remarquable Sèneçon, que M. Gussone, en visitant l'herbier de Linné, crut avoir reconnu dans le *Senecio squalidus* de l'immortel naturaliste: c'est le *S. chrysanthemifolius* de Poiret (*Dict.* VII, 1806, p. 96). Mais si jamais une telle identité venait à être contestée, qu'on veuille ne pas perdre de vue que cette plante, primitivement signalée par Boccone sous la dénomination *Jacobaea sicula Chrysanthemi facie* (*Ik. et descript. rar. plant.* p. 66, t. 36), avait, bien avant la description de Poiret, fait son entrée dans la nomenclature binaire, et qu'elle devrait figurer dans nos flores sous le nom de *S. siculus* All. *Auct. ad syn. etc.*, l. c. (1774), p. 70, ex cit. syn. Bocconii.

III. — Les recherches que m'a coûtées l'espèce critique qui va suivre valent peut-être mieux que leur pauvre résultat, et je me suis souvent rappelé, en m'y livrant avec une aveugle persévérance, la mésaventure de ce pauvre

Congrion, dans la charmante comédie de *la Cassette*, qui, ayant donné son œuvre à louage pour une somme trop modique, en fut si cruellement payé, qu'il faillit dépenser en frais de cure le double du salaire gagné (Plaut. *Aul.* 400).

Discuter la synonymie d'un *Solanum*, je viens de l'éprouver tout à l'heure, n'est pas chose trop aisée dans le nombre exorbitant des espèces. Je vais cependant tenter l'entreprise, et tâcher de faire valoir, en l'honneur et au profit d'Allioni, le peu de données critiques dont je dispose. Le développement des incidents de cette synonymie exigera quelques longueurs, mais

Quid me amare refert nisi sim doctus et dicax nimis?

(Plaut. *Cas.* 413.)

Dans la première édition du *Species*, Linné rattacha au *Solanum nigrum* une variété δ *guineense*, et prenant pour termes désignatifs de cette variété une partie de la phrase de Boerhaave, répétée dans l'*Hortus elthamensis*, *S. guineense fructu magno instar cerasi...*, il mit sa petite phrase diagnostique en rapport avec la planche 274, fig. 354, qu'il cite de Dillenius. Miller, dans sa huitième édition du célèbre *Dictionnaire* (1768), dans laquelle il adopta définitivement la nomenclature binaire, releva la phrase complète de Boerhaave, et de la variété de Linné faisant une espèce distincte, il lui imposa le nom de *S. guineense*. Il est vrai que l'esquisse qu'il nous trace de sa plante n'est pas des plus précises, et qu'on y surprend même un caractère en désaccord avec la figure de Dillenius, où les feuilles sont représentées très-entières, tandis que Miller leur attribue quelques traces de dentelure (*foliis subdentatis*); mais, malgré cette petite inexactitude, d'après l'ensemble des renseignements, on peut conclure avec assez de probabilité que le savant anglais eut uniquement en vue la plante linnéenne. Moins explicite, mais plus exact, Lamarck reproduisit, en 1793, le *S. guineense*, sans toutefois citer Miller, et c'est à lui, et non à Miller, que le docte monographe des Solanées fit, dans le *Prodromus*, honneur de l'espèce.

Mais Miller avait-il le droit de disposer, en 1768, de l'épithète *guineense*? Linné, dans sa première édition du *Species*, avait, sous le n° 12, désigné sa variété δ du *Solanum nigrum* de ce même nom *guineense*, dont il venait de nommer, sous le n° 2, une espèce non douteuse du genre. Il cessa toutefois un beau jour de regarder cette dernière plante comme un vrai *Solanum*, et croyant y reconnaître les caractères distinctifs d'un genre voisin, il la publia, en 1771, sous le nom d'*Atropa solanacea*. Cependant Miller n'attendit point cette modification pour nommer la nouvelle espèce qu'il venait d'établir sur la variété du *S. nigrum*, et deux *S. guineense*, chose inouïe, se trouvèrent ainsi côte à côte dans la nomenclature.

Mais tout n'est pas fini dans ce regrettable épisode. Après un laps de vingt années, on en vint à mieux connaître la nature de cet *Atropa solanacea* de

Linné; on s'aperçut, un peu tard il est vrai, qu'aucun caractère bien sérieux n'en autorisait l'exclusion du genre *Solanum*, et Jacquin, en 1790, fut le premier à l'y ramener; voici cependant que, pour comble d'embarras, au lieu de restituer au *Solanum* rappelé le vieux nom linnéen, fatalement confisqué par Miller au profit de sa propre espèce, le botaniste viennois complique la question en choisissant pour lui la nouvelle épithète *aggregatum*, et Lamarck commet enfin, en 1793, la faute de sanctionner le désordre de ces dénominations.

Si nous portons la question devant les principes de la nomenclature, nul doute que l'adjectif *aggregatum* de Jacquin ne soit jugé inopportun et superflu. Jamais une espèce convenablement nommée, tant qu'elle ne sort pas définitivement de son genre, ne peut y porter, à deux époques distinctes de sa vie scientifique, deux noms spécifiques différents, quels que soient les accidents qui puissent avoir produit l'interruption momentanée de son séjour au sein du genre où tout d'abord elle fut classée. Tout retour à ce premier genre implique le retour du nom primitif; les deux faits s'enchaînent nécessairement, et si l'on vit le *S. guineense* L. placé pendant quelque temps, en dépit de sa structure, parmi les espèces du genre *Atropa*, ce fut uniquement par suite d'un caprice momentané de Linné lui-même, qui crut pouvoir apprécier tout autrement qu'il n'avait fait les caractères distinctifs de la plante, et de tous ceux qui pensèrent ensuite devoir adopter les vues contestables du maître. Quant à la dénomination primitive, elle était une propriété inaliénable de l'espèce, et chacun voit sans effort ce qu'il y aurait de déraisonnable et d'exorbitant à vouloir, d'un côté, tenir un compte rigoureux des effets produits par un accident que l'on est forcé de considérer, de l'autre, comme nul et non avenu. C'est pourquoi cet incident ne peut et ne doit, selon nous, avoir d'autre conséquence dans la biographie de l'espèce qu'une simple mention historique parmi les synonymes des floristes, et le vieux *S. guineense* de Linné, en rentrant dans ses droits et ses titres, n'aura eu qu'à parodier un mot célèbre, en disant à ses congénères : « Rien n'est changé dans la famille; il n'y a qu'un *Atropa* » de moins. »

Un tort bien grave doit donc peser sur le compte et la responsabilité de Miller et de Lamarck, celui d'avoir inconsidérément disposé d'un adjectif déjà octroyé à une autre espèce du même genre, sur le plus ou moins de valeur de laquelle tous les botanistes pouvaient ne pas être d'accord. Il arrive trop souvent de ces passages arbitraires de genre à genre, et surtout de ces aliénations aventurées d'espèces, qui deviennent facilement de malheureuses causes de trouble et de désordre dans la nomenclature; et c'est précisément pour se prémunir contre ce danger que le floriste devrait éviter avec le plus grand soin de donner, à l'égard des plantes litigieuses, un nouvel emploi à un terme quelconque qui a déjà fait son entrée au sein de leur synonymie. Linné, qui n'obéit pas toujours aux arrêts qu'il porte avec tant de sagesse, nous

avertit quelque part de l'opportunité de ce conseil, et, en effet, s'il arrive parfois que plus tard on s'éprenne de nouveau d'une idée abandonnée, dans le cas où le mot choisi pour en rendre l'expression première a été détourné, il se trouve faillir tout à coup à la nomenclature qui le requiert, et la confusion se produit aussitôt par la double action du botaniste forcé de détruire, dans le but de rétablir le fait primitif.

Le *S. aggregatum* de Jacquin devrait donc rigoureusement céder le pas au vieux *S. guineense* de Linné, et le *S. guineense* de Miller, dépouillé du nom usurpé, être soumis à la nécessité d'une nouvelle dénomination spécifique. C'est à quoi viendrait opportunément pourvoir, dans l'*Auctarium* de l'année 1774, la bonne fortune d'Allioni, qui, n'ayant point suivi la trace du *S. guineense* L. jusqu'à l'instant même de sa transformation en *Atropa solanacea*, et craignant ainsi de faire un double emploi de l'adjectif *guineense* pour la variété du *S. nigrum*, décerne à cette nouvelle espèce le nom *melanocerasum* (1). Ce qualificatif, si convenable pour nommer la plante de Boerhaave, et par lequel, d'après le témoignage de Dunal lui-même (*Prodr.* XIII, sect. 1, p. 49), elle est désignée dans quelques spécimens des herbiers de DeCandolle et de Requier, annulerait ainsi la même dénomination que Willdenow voulut imposer en 1809 (*Enum. berol.* p. 237) à une forme de ce même *S. nigrum*; mais, quant à lui-même, il est loin, pour sa valeur historique, de l'emporter sur le *Solanum μελανοκέρασος* de Gaspard Bauhin (*Pin.* 166), porté comme synonyme de l'*Atropa Belladonna*.

Maintenant, voici comment nous croyons que devrait être rétablie la synonymie des deux espèces en litige :

1. *Solanum melanocerasum* All. *Auct. ad syn. etc.*, l. c. (1774), p. 64, ex cit. syn. Dillenii (non Willd. nec C. Bauh.).

S. nigrum, δ *guineense* L. *Sp. ed.* 1 (1753), p. 186; ed. 2 (1762), p. 266.

S. guineense Mill. *Dict. ed.* VIII (1768), n. 7; Lam. *Ill.* II (1793), p. 18, n. 2339 (non L.).

S. guineense fructu magno instar CERASI NIGERRIMO umbellato Boerh. *Lugdb.* II (1720), p. 68; Dill. *H. elth.* (1732), p. 360, t. 274, f. 354.

2. *Solanum guineense* L. *Sp. ed.* 1 (1753), p. 184; ed. 2 (1762), p. 263 (non Mill. nec Lam.).

Atropa solanacea L. *Mant.* II (1771), p. 205.

S. aggregatum Jacq. *Coll. bot.* IV (1790), p. 124; Lam. *Ill.* II (1793), p. 15, n. 2320.

Quant à l'*Atropa solanacea* connu d'Allioni, ce ne pouvait plus être en aucun compte l'espèce de Linné, dont notre botaniste avait déjà retenu le nom

(1) Dixi MELANOCERASUM, ut GUINEENSE nomen triviale alteri stirpi assignatum servarem (All. l. c., p. 64).

primitif de *Solanum guineense*; et, en effet, si j'en crois un vieux débris d'exemplaire étiqueté par Balbis, que je conserve précieusement dans mon herbier, ainsi qu'une déclaration explicite de Vitman, le plus actif des correspondants d'Allioni, et qui, par la réception des semis avait été parfaitement à même de se rendre compte d'une telle synonymie, Allioni casait tout simplement sous cette dénomination l'*Atropa arborescens* L. (voy. *Summa plant.* I, 480).

On me permettra de rappeler ici les vicissitudes orthographiques qu'a malheureusement essuyées le fameux adjectif *guineense*. Poiret (*Dict. encycl.* IV, 289) transforme cette épithète en *guineense*, et Chazelle, qui traduit Miller, renchérit sur Poiret et nous livre l'adjectif *guiennense*. Ajoutons à ces formes plus ou moins incorrectes le paronyme *guianense*, introduit par Dunal dans notre latinité d'emprunt, et avouons que voilà, pour la mémoire des élèves en botanique, une fort regrettable complication.

Après tout, le *Solanum* qui vient d'être l'objet d'une si longue discussion, n'est pas, constatons-le bien, un végétal inactif, un membre obscur du vaste partage générique; on en faisait jadis un grand usage dans les arts, à cause de la belle couleur violette que l'on extrait de sa baie; et nous connaissons deux travaux spécialement consacrés à l'analyse des avantages que présente la culture de cette plante industrielle, publiés, l'un, en 1774, par le savant docteur Jean-Pierre-Marie Dana, *De Solano melanoceraso* H. R. T. (in *Misc. taur.* V, 162); l'autre, vers la fin du dernier siècle (au tome XV des *Opuscoli scelti* de Padoue), par Louis Arduino, fils du célèbre Pierre, sous le titre suivant : *Dissertazione concernente le proprietà e gli usi del SOLANUM GUINENSE* (sic), reproduit ensuite en 1793 (au tome XVII du même recueil) avec cette variation dans le titre : *Della coltura del Solano di Guinea, pianta utilissima per l'arte tintoria, Istruzione, etc.*

IV. — Je vais, puisque l'occasion m'y porte, et sans trop m'engager dans le dangereux guépier, ajouter deux mots sur quelques nouveaux petits incidents qui touchent à la synonymie des *Solanum*, et qui démontrent de plus en plus combien cette partie de la science attend encore de modifications de la part des écrivains qui s'intéressent à cette importante famille.

Dans son *Histoire naturelle des SOLANUM* (1813), Dunal portait le *S. scabrum* Mill. comme synonyme de son propre *S. pterocaulum*. Il suffit pour tant d'une inspection sommaire des deux espèces, telles que leurs auteurs les ont décrites, pour s'apercevoir que leur divergence est plus qu'apparente; aussi le savant botaniste de Montpellier corrigea plus tard sa méprise, et dans sa nouvelle monographie des Solanées, imprimée dans le *Prodromus* de DC., il donna le *S. scabrum* Mill. pour synonyme du *S. guineense* Lam., sans mot dire du *S. guineense* de Miller. On conclut d'abord de cette réunion inattendue que le *S. guineense* de Miller n'était plus, pour Dunal, le *S. gui-*

neense de Lamarck, tandis que pour nous l'identité des deux espèces, malgré la légère dentelure des feuilles et les proportions un peu moins développées chez la plante de Miller, ne nous semble pas pouvoir former le sujet d'une contestation sérieuse (1). Mais, tout en écartant cette question secondaire, on discernera au premier coup d'œil que les différences qui surgissent ici entre le *S. scabrum* Mill. et le *S. guineense* Lam. sont d'une telle gravité qu'elles rendent inadmissible l'hypothèse aventurée d'une telle synonymie. Quel botaniste pourrait confondre une Morelle (*S. scabrum* Mill.) originaire de l'Amérique du Nord, à feuilles obtuses, à branches garnies de courtes épines, et ne produisant que de fort petites baies, avec une espèce (*S. guineense* Mill. et Lam.) qui nous arrive exclusivement de la Guinée, à feuilles acuminées, dont les branches ne présentent nulle trace d'aspérités, et portant des baies dont le volume égale la grosseur d'une cerise commune ?

Après la confrontation des deux espèces, on ne peut donc que s'étonner profondément d'une semblable assimilation, et l'on serait même tenté de supposer une distraction ou un malentendu, n'était une raison spéciale que le monographe invoque à l'appui de son assertion. Dunal cite l'herbier du célèbre Banks, où se trouve, assure-t-il, une preuve de l'identité des deux plantes. En vérité, sans vouloir contester le moins du monde une telle autorité, qui échappe malheureusement à notre contrôle, nous ne saurions non plus, pour notre compte, exagérer la valeur de l'argument qui peut en résulter. Entre un texte et un herbier, s'il y a divergence entre les deux, la préférence, qui peut en douter ? revient le plus souvent au texte ; c'est le texte, surtout quand il présente des caractères nettement tranchés, qui seul nous représente la véritable pensée de l'auteur sur son espèce, tandis que les spécimens des herbiers, sujets à une foule de déplacements, à une infinité de péripéties, ne peuvent avoir au fond qu'une valeur de simple éclaircissement et de preuve secondaire.

Je vais citer bien volontiers, à ce propos, quelques mots d'une lettre inédite de Martin Vahl (8 octobre 1785), où ce spirituel auteur rend compte à notre Allioni de la manière dont quelques naturalistes de Londres travaillaient sur le précieux dépôt que Banks leur ouvrait à toute heure avec une bienveillance et une générosité dignes des plus grands éloges : « Je suis en » Angleterre depuis six semaines, mais je n'ai pas encore vu aucun qui mérite » le nom de botaniste, quoiqu'il y a plusieurs auteurs icy. Voila leur maniere » pour publier ce qui trouvent : ils viennent le matin chez M. Banks le matin » avec leurs plantes, qui confrontent avec les plantes de son herbier, sans

(1) Dans la première édition de sa *Monographie* (1813), p. 152, Dunal ne séparait point le *S. guineense* Mill. du *S. guineense* Lam.; il changea probablement d'avis dans la suite, et soit en 1816, dans la deuxième édition, p. 12, soit en 1852, au tome XIII, sect. 1, p. 49 du *Prodromus*, il garde le silence le plus absolu sur le synonyme de Miller.

» se soucier si la plante est bien déterminé ou non dans l'herbier de Banks, » et, entre tous, il n'y a pas un qui connoit une plante étrangère, etc. » Les expressions soulignées prouvent assez que toutes les espèces n'étaient pas indubitablement nommées dans le célèbre recueil, qui est sans contredit, ajoute Vahl, le plus grand qui existe, et dans la constatation vraiment surprenante que fit Dunal de cette synonymie, laquelle, d'après de si bonnes preuves, ne peut être que fortuite, il nous sera sans doute permis de croire à une regrettable confusion de spécimens, dont nous ne saurions vraiment sur qui faire tomber la responsabilité.

Il faut avouer, après tout, que le *S. scabrum* Mill., qui menaça d'abord de nous faire modifier notre plan de synonymie, est une plante assez malheureuse. Récusé comme nom princeps, malgré son incontestable antériorité, et entraîné en synonyme à la suite de deux espèces qui le repoussent résolument, il se voit lui-même compromis dans un des plus précieux documents de son origine; en effet, Miller était son espèce sur la planche 275, fig. 256 (p. 368), de l'*Hortus elthamensis*, laquelle, chose à peine croyable, n'a rien de commun avec la plante qu'il prend à décrire. Aussi, dans le cas où le *S. scabrum* de Miller aurait par hasard la chance d'être rappelé dans la nomenclature, ce serait toujours par la seule description que l'auteur en trace sommairement, et moyennant l'exclusion formelle du synonyme de Dillenius, qu'il pourrait prendre rang parmi ses congénères.

Ajoutez à cela que l'adjectif *scabrum* a été déplorablement prodigué dans le genre *Solanum*; dans la monographie du *Prodromus*, on ne le rencontre pas moins de sept fois, appliqué à sept différentes espèces par les divers auteurs que voici : Miller (1768), Vahl (1796), Lamarck (1797), Jacquin (1798), Ruiz et Pavon (1799), Zuccagni (1806), et enfin Kunth (1824). Le *S. scabrum*, qui figure dans le *Prodromus* en première ligne, est celui de Vahl, et, supposé que Dunal reconnût dans la plante de Miller une espèce jouissant de garanties suffisantes, on ne voit pas bien pourquoi, dans les calculs du monographe, le *S. scabrum* Mill., antérieur de vingt-huit ans, fut si facilement sacrifié à l'espèce homonyme du botaniste danois.

Je livre, dans l'espoir de les voir un jour éclaircies, ces prudentes raisons de doutes et d'hésitations au futur réviseur du genre *Solanum*, à qui je me permets de souhaiter la sagacité, la patience, les plus amples données, toutes les qualités enfin et tous les moyens qui lui seront nécessaires pour qu'il puisse nous offrir une œuvre consciencieuse, dans laquelle la partie synonymique et la forme littéraire qui se trouve ici fort maltraitée dans quelques noms d'espèces, ne puissent rien envier à l'excellence du fond.

Sed nunc de factis levioribus... (1), et pour en finir bientôt avec toutes ces petites questions, je ferai remarquer en passant que sous le n° 850 de la

(1) Juv. IV, 11.

monographie des *Solanum*, insérée dans le *Prodromus*, l'auteur, d'après une indication qu'on lit au tome I, p. 492, du *Summa plantarum*, allègue comme synonyme du *S. marginatum* L. f. le *S. niveum* All. auct. *Misc. taur.* (sic). Or cette dénomination spécifique n'existe nulle part dans le travail d'Allioni, et n'est probablement que l'effet d'une distraction du bon père Fulgence Vitman.

Mais voici que, comme compensation du synonyme introuvable et surabondant, nous constatons aussitôt l'absence d'une autre citation plus importante, et qu'on devrait absolument rencontrer quelque part dans la synonymie des Solanées.

L'histoire de la botanique a réservé une place fort honorable au nom de Jacques Zanoni de Bologne, à qui la science doit la découverte et les premiers signalements de plusieurs végétaux indigènes et exotiques, décrits dans un petit nombre d'ouvrages, qui ne sont pas encore oubliés de tous les botanistes. En témoignage de gratitude pour les services que cet auteur put rendre à la botanique, Linné lui dédia le genre *Zanonia*, qui prit place dans la famille des Cucurbitacées.

Mort en 1682, Zanoni laissa un manuscrit précieux, orné de dessins originaux, que le célèbre Gaëtan Monti fut chargé de revoir et d'éditer, et qui parut en 1742, sous le titre de *Rariorum stirpium historia*. Parmi les végétaux signalés dans ce volume, on voit figurer une plante que Zanoni appelle *Solatro pomifero non spinoso*, et dont Monti, qui traduisit le manuscrit en latin, change le titre primitif en celui de *Solanum spinis carens Melongenæ facie fructu rotundo*. La planche qui le représente porte le n° 158.

Allioni introduisit cette espèce dans son *Auctarium* de l'année 1774; cependant, peu fixé sur ses caractères génériques, il la nomma, dans le texte, p. 63, du nom d'*Atropa Zanoni*, tandis que, dans une note, il avoue qu'il croit y voir plutôt un *Mandragora*.

Mais Allioni avait été probablement prévenu. Dans ses *Illustrationes et Observationes botanicæ*, p. 7, Gouan avait, dès l'année précédente, décrit quelque chose de semblable à l'espèce en question, sous le nom de *Solanum Zanoni*. Il est vrai que, soit dans les citations des phrases synonymiques, soit dans la description qu'il rédige de son espèce, Gouan s'éloigne assez notablement du texte des auteurs bolonais pour qu'on puisse, au premier abord, concevoir un vague soupçon qu'il décrit une espèce différente. Peut-être ce savant prédécesseur de Dunal, dans la conviction d'avoir apprécié plus exactement les caractères d'une plante incomplètement observée à Bologne, se reconnut-il le droit d'arranger à ses fins les paroles textuelles de Zanoni et de Monti; toujours est-il que l'incident mérite d'être soumis à quelque examen, et peut être, ce nous semble, facilement éclairci.

Ainsi, voilà donc une excellente espèce pour le moins, un *Atropa*, un *Mandragora* ou un *Solanum Zanoni*, qui fut depuis fort longtemps casée

dans la nomenclature binaire, et qui, dans une histoire complète des Solanées, mérite bien qu'on empêche qu'elle ne disparaisse de la synonymie. Or, de toutes ces dénominations, nul souvenir n'existe dans la célèbre monographie du *Prodromus*; seulement, dans l'*Histoire naturelle des Solanum* (1813), p. 144, au *Solanum macrocarpon* de Linné (*Mant.* II, 1771, p. 105), plante très-incertaine, et que l'auteur avait appuyée sur deux faux synonymes de Plumier et de Feuillée, Dunal ajoute, en synonyme, le petit renseignement que je transcris : « *Solanum pomiferum*, flore violaceo. Zan. *Hist.* tab. ex herb. celeb. Gouan (1). »

Mais est-ce bien certainement au *S. macrocarpon* qu'il faudra rapporter la plante de Zanoni, de Gouan, d'Allioni ? La chose semble fort probable, si l'on compare les diagnoses des deux premiers avec la phrase écourtée de Linné, dépouillée de ses synonymes ; toutefois, avouons-le sans réserve, malgré une foule de points de ressemblance, cette synonymie ne nous paraît pas encore assez nettement et péremptoirement prouvée. Quant au fait que Zanoni ne se trouve point cité dans le *Species*, il ne pouvait en être autrement ; Linné n'avait jamais pu se procurer le livre de ce savant, ce dont il témoigne ses regrets à Allioni dans la lettre, déjà citée, du 4 novembre 1774 : *Doleo me carere Zanoni hist. plant.*

Les données nous manquent absolument pour proposer aujourd'hui une solution plausible de cette petite difficulté ; mais voilà certainement un assez intéressant problème de synonymie que nous venons de poser au futur historien des Solanées.

On me pardonnera sans doute d'avoir si longuement plaidé pour l'éclaircissement historique de la plante en question, car un fragment de la renommée de Zanoni, son premier descripteur, y est naturellement attaché. Zanoni est une des gloires de la botanique italienne, et ceux-là surtout comprendront la portée de mon insistance, qui chercheront à s'expliquer pourquoi, si nous éprouvons du plaisir à rendre justice aux titres d'un étranger, ce plaisir se change en bonheur, s'il s'agit du mérite d'un compatriote.

V. — Je ne puis oublier, en me rapprochant d'Allioni, d'exprimer un dernier regret sur la légère inadvertance dont une de ses espèces vient, tout récemment encore, d'être la victime. Nous osions espérer que depuis la publication de la flore classique que l'Italie doit au talent de M. Parlatore, les deux espèces de *Naias* (*N. major* et *N. minor*), qui ne manquent à aucun des grands ouvrages descriptifs sur lesquels on étudie les végétaux de l'Europe centrale, eussent été pour jamais acquises au botaniste piémontais. Tous les

(1) Cette citation fort singulière nous laisse raisonnablement supposer que Dunal publia ses trois monographies des Solanées sans avoir consulté les *Illustrationes* de Gouan, car dans aucune des trois il ne mentionne le *Solanum Zanoni*.

auteurs lui ont fait, il est vrai, honneur du *N. minor*, et l'on a même été si complaisant à ce sujet que, quoique la plante eût, sous la dénomination de Willdenow, changé de genre et pris le nom de *Caulinia fragilis*, on crut devoir remplacer ce nouvel adjectif spécifique et renommer la plante du nom de *Caulinia minor*, pour qu'on pût ressaisir avec plus de facilité la trace de l'épithète, et par conséquent de l'espèce d'Allioni. Mais, on ne sait trop comment cela se fit, Koch attribue erronément à un écrivain de son pays le droit de nommer le *Naias major*, et les auteurs qui sont venus après l'éminent floriste d'Allemagne ont tous adopté de confiance cette modification inattendue touchant l'origine de la remarquable espèce. Il faut bien l'avouer ici, les prévenances dont on entoura l'espèce cadette ne rendent que plus injuste et plus inconcevable l'abandon de l'ainée, vu que les deux sœurs, produit du démembrement d'une même espèce synthétique de Linné, ont été enfantées le même jour, à la même page, et à une époque beaucoup plus reculée que la plupart des botanistes n'aiment à le croire. M. Parlatore fut le premier qui ramena l'espèce vers Allioni; malheureusement, dans un excellent livre qui restera comme un des plus parfaits modèles de la botanique descriptive, et dont une seconde édition parut en 1861, postérieurement aux Naïadacées de M. Parlatore, la petite inexactitude de Koch fut fatalement mise en permanence.

Or voici l'exakte synonymie des deux espèces, et surtout la réhabilitation de celle dont le parrain et la date de naissance légale avaient été généralement méconnus :

1. *Naias major* All. *Auct. ad syn.*, etc., l. c. (1774), p. 55, ex cit. syn. Michellii; *Fl. ped.* II (1785), p. 221. Roth, *Tent. fl. germ.* II (1789), p. 499.

2. *Naias minor* All. *Auct. ad syn.*, etc., l. c. (1774), p. 55, ex cit. syn. Michellii; *Fl. ped.* II (1785), p. 221. — *Caulinia fragilis* Willd. *Act. berol.* (1798), p. 88. — *C. minor* Coss. et Germ. de St-P. *Fl. par.* ed. 1 (1845), p. 575; ed. 2 (1861), p. 713.

Pour clore enfin ma petite série de revendications, qu'il me soit permis d'adresser à notre zélé confrère, M. J. Duval-Jouve, mes plus sincères remerciements pour avoir insisté, de son côté, sur le retour du *Carex fœtida* à son véritable auteur Allioni (*Bull.* X, 79), retour que j'avais déjà eu l'honneur de solliciter moi-même dans une précédente communication (*Bull.* VIII, 274).

VI. — Maintenant que j'ai consciencieusement réglé le nouvel avoir d'Allioni, je vais l'acquitter sans regret de son petit passif, qui sera tout au moins de quatre espèces :

Ut expungatur nomen ne quid debeat.

(Plaut. *Cestell.* 188.)

Les bons comptes font les bons amis.

Pour les deux Crucifères suivantes, j'ose réclamer un simple changement de signature à la suite de leurs dénominations spécifiques. C'est bien le moins que je puisse prétendre de la part des conservateurs les plus acharnés en fait de nomenclature stationnaire, qui voudraient inexorablement étouffer toutes ces intéressantes questions de synonymie sous le classique mot d'Horace :

Durum, sed levius fit patientia

Quidquid corrigere est nefas.

(Carm. lib. I, 24, 19-20).

1. *Isatis alpina* Vill. Prosp. (1779), p. 38; *Fl. delph.* (1785), p. 72; *Hist. pl. Dauph.* III (1789), 308. All. Ped. I (1785), 259. — Les membres de la Société botanique qui ont assisté, en 1860, à la session de Grenoble se rappellent sans doute un aimable et savant magistrat, M. Fauché-Prunelle, dont les journaux ont annoncé tout récemment la perte, et qui lut à la séance de clôture de la session quelques pages très-intéressantes sur la végétation des environs de Briançon. A la fin de cette notice, que le *Bulletin* (t. VII, pp. 697-703) a fait connaître à tous nos confrères, M. Fauché-Prunelle a tracé l'historique de la découverte de l'*Isatis alpina* avec des détails si précis, en des termes si affirmatifs, que nous aurions mauvaise grâce à douter encore de la priorité de Villars touchant la découverte de l'espèce dont on s'obstine depuis si longtemps à faire honneur à notre Allioni. Puis donc qu'il est permis de croire que toute dissidence à cet égard vient heureusement de disparaître, je n'ose ajouter deux mots à la question jugée qu'à la seule intention bien excusable de renforcer au besoin la foi des nouveaux convertis.

Qu'on veuille songer tout d'abord au ton très-décidé de franchise dont Villars, qui sentait ici fort vivement le plaisir de sa priorité, sait faire valoir la date du *Prospectus* (1779) dans la reproduction de l'espèce au tome III de son *Histoire des plantes du Dauphiné*. Rien n'y est changé, ni dans les termes qui la désignent, ni dans le synonyme douteux qui l'accompagne, et si l'on consulte le *Flora delphinalis*, on sera sans doute agréablement surpris d'y trouver que, pressentant peut-être la mauvaise querelle qu'on ferait plus tard à sa précieuse trouvaille, il en indique, en ces termes si nettement significatifs, la localité classique : *Hæc solo Vizo-monte lecta*.

Allioni, en auteur consciencieux, n'est pas moins explicite dans sa Flore ; ne songeant nullement à contester l'heureuse découverte de son confrère, il fait précéder sa courte diagnose de la seule phrase du *Prospectus*, et l'on sait pourtant que cet écrivain était assez jaloux de ses droits de paternité sur les espèces qu'il croyait vraiment avoir été le premier à signaler, témoin ses *Ranunculus Columnæ*, *Cardamine thalictroides*, etc., dont il préfère sciemment les dénominations postérieures (1785) aux synonymes de Villars (*R. Seguierii*, *C. Plumierii*, etc. — Prosp. 1779). Il y a même, à ce sujet,

quelque chose de plus décisif. Dans les notes marginales dont Allioni chargea l'exemplaire du *Prospectus* de Villars, qui appartient aujourd'hui à l'Académie royale des sciences de Turin (voy. *Bull.* VIII, 275), le floriste piémontais avait écrit, à côté de l'*Isatis alpina*, les mots compromettants : *da farsi* (espèce à faire) ; mais voilà que, se ravisant plus tard, il biffe d'un coup de plume résolu sa menace de faire l'espèce, vaincu par cette excellente raison que l'espèce était faite.

Enfin, voici quelques renseignements d'une incontestable valeur, que j'emprunte à une lettre inédite de Guettard à Allioni, écrite de Paris, le 6 septembre 1776. On sait que Guettard et Villars furent chargés par M. de Marcheval, intendant du Dauphiné, de faire l'histoire naturelle de cette province, qui présentait de si nombreuses et si remarquables curiosités aux investigations de la science : « Lorsque la dernière lettre, en date du 8 juillet 1776, a été remise chez moy, j'étois, dit Guettard, à parcourir les montagnes du Dauphiné... Nous avons, pendant plus de huit mois, rodé dans ces montagnes. M. Villars a fait un catalogue des plus intéressans sur les plantes. Ce catalogue est rempli d'observations fines et délicates... Plus d'une fois nous avons mis le pied en Savoye ou en Piémont, ayant suivi toute la chaîne des montagnes qui séparent ces pais de la France. Du col du Viso, nous aurions pu voir Turin sans les nuages. Nous n'avons pu être, M. Villars et moy, ainsi à la vue de Turin sans parler de vous, Monsieur, et marquer le desir d'y aller vous présenter nos respects, mais notre mission se renfermoit dans le Dauphiné, etc... » Or comment voudrait-on qu'un botaniste aussi clairvoyant, aussi exercé, aussi attentif que Villars, chargé d'explorer une région classique dont le mont Viso fait partie, et qui, pendant deux tiers d'une année, rôde dans ces mêmes montagnes, exécutant religieusement sa consigne jusqu'au point de s'interdire la moindre déviation ; comment, dis-je, voudrait-on qu'un tel homme eût laissé échapper à ses recherches une des espèces les plus caractéristiques, et, je ne crains pas de le dire, la véritable perle de la végétation du Viso ? J'ose donc le répéter, l'hésitation sur cet incident de synonymie est désormais impossible ; elle devient même injurieuse à la sympathique mémoire de Villars, si l'on considère surtout que la plante n'est pas extrêmement rare au pied de la montagne pour quiconque sait l'y chercher.

2. *Rapistrum rugosum* Berg. *Phytonom.* III (1784), p. 171 ; All. *Ped.* I (1785), 257. — Qui ne connaît Bergeret, l'original auteur d'un nouveau projet de nomenclature tendant, plus que celui du vieil helléniste Richer de Belleval, à faire exprimer, au moyen de combinaisons mnémoniques, les principaux caractères d'une espèce par le nom même qu'on la condamnerait à porter ? Il ne nous sied pas de revenir ici sur l'appréciation d'une méthode que l'histoire de la botanique a jugée ; mais ce qu'on ne saurait passer sous silence, c'est que Bergeret, à côté de l'œuvre sortie de sa bizarre conception,

rédigea un travail sérieux sur les *Crucifères de France*; que, dans cet essai, publié en 1784, le *Myagrum rugosum* de Linné se trouve placé dans son nouveau genre *Rapistrum*, et que partant c'est de Bergeret et non pas d'Allioni que les floristes doivent accepter la dénomination de l'espèce.

Cette remarque est due aux auteurs de la *Flore des Canaries*, et j'en suis de mon côté, fort aise pour la mémoire de Bergeret. Les deux consciencieux écrivains n'ont pas reculé devant la minutie d'une rectification à peine perceptible; ils ont pensé avec raison que rien n'est petit quand il s'agit d'un droit méconnu, et, dans le même but d'obtenir qu'on en vienne à rendre à chacun selon ses œuvres, j'ai moi-même consacré ce long plaidoyer à la défense des petits égards que nous devons à des écrivains estimables, dont les titres à notre souvenir méritent d'être clairement définis.

Enfin, voici les deux derniers noms qui se trouvent atteints par l'inexorable principe de priorité, et qui devront tôt ou tard céder le pas à deux dénominations spécifiques qui jouissent contre eux du plein droit de leur aïnesse.

3. *Foeniculum officinale* All. (1785). — J'ai rappelé, dans un précédent article (*Bull.* VIII, 274), l'antériorité de ce nom spécifique d'Allioni, sur le *F. vulgare* Gærtn. (1788); mais j'avais, à ce qu'il paraît, compté sans Gilibert, qui, dans son *Essai sur la flore de Lithuanie*, donne au nouveau genre *Foeniculum* l'épithète *capillaceum* (1782). C'est ainsi qu'au milieu d'une dispute le troisième survient souvent, qui croque l'huître et se sauve sur maître Aliboron.

Je dois cette rectification à M. le docteur Paul Ascherson, attaché au Jardin-des-plantes de Berlin et secrétaire de la Société botanique de la province de Brandebourg. J'ai trouvé avec plaisir dans ce savant botaniste, qui est en même temps un philologue très-distingué, le plus hardi et le plus inflexible champion du principe de priorité. Persuadé comme don Juan, « qu'il faut faire et non pas dire, et que les effets décident mieux que les paroles », M. Paul Ascherson a bravement, dans toutes ses publications, donné l'exemple d'une réforme radicale en matière de nomenclature et de synonymie (1). Le principe que nous avons pris à soutenir, *jusqu'à la dernière goutte de notre encre*, est au-dessus des petites querelles qui pourraient surgir dans les différentes fractions de notre camp, et dût-il, de nos jours, être méconnu par un petit nombre de conservateurs influents, comme

(1) Je saisis avec empressement cette précieuse occasion, qui me met une fois de plus en mesure de rendre à César ce qui est à César. J'avais dit ailleurs (*Bull.* IX, 333) que le mot *conopsea* avait passé par des milliers de plumes, sans qu'aucun auteur se fût aperçu de la forme monstrueuse qui l'afflige. J'eus tort d'être si absolu, car M. Paul Ascherson m'écrivit bientôt que la correction *conoepa* avait été adoptée par lui dès l'année 1859, dans sa *Flore du Brandebourg*; seulement, ajouta-t-il, mes amis, frappés de la forme nouvelle de ce mot, l'avaient prise tout bonnement pour une faute d'impression (Lettre du 8 février 1863).

il y a pour toute époque un lendemain, ce lendemain, nous ne pouvons en douter, sera pour la plus innocente et la plus salubre des réformes scientifiques.

4. *Avena Scheuchzeri* All. (1785). — M. Parlatore se félicitait, en 1848, d'avoir pu, au moyen du nom spécifique fourni par Allioni (1785), rattacher cette remarquable Graminée à la mémoire de Scheuchzer, qui en donna la première description. Mais l'illustre auteur du *Flora italiana* eut uniquement en vue, dans cette rectification, l'*Histoire des plantes du Dauphiné*, dans laquelle Villars avait, en 1788, nommé son espèce *Avena versicolor*. Cependant Villars eut la prévoyance d'établir antérieurement ses droits sur cette plante, à la page 17 du *Prospectus* (1779), véritable document hypothécaire qui sauva à son auteur bon nombre d'excellentes espèces; et, quoiqu'on remarque entre les expressions du *Prospectus* et celles de l'*Histoire* quelques légères différences d'une importance tout à fait secondaire, on doit, croyons-nous, regarder tout simplement les deux diagnoses comme s'expliquant dans leurs différents détails, et se complétant mutuellement; ce qui fait qu'on ne peut, au fond, concevoir aucun doute sur leur conformité essentielle, et par conséquent sur l'identité des deux plantes qui forment l'objet des deux phrases descriptives. L'*Avena Scheuchzeri* va donc redevenir naturellement ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, *A. versicolor* Vill. *Prosp.* (1779), 17; *Fl. delph.* (1785), 10; et *Hist. pl. Dauph.* II (1788), 142 (1).

Les nombreuses rectifications que depuis quelques années on s'est mis en train de proposer à l'adoption des floristes, sont sans aucun doute bien faciles à opérer, et n'arrivent à troubler que très-superficiellement la nomenclature botanique. Il ne faut pourtant pas espérer que MM. les floristes veuillent tous faire les choses galamment et sans se faire tirer l'oreille. On ne détruit pas d'un seul coup des habitudes invétérées, et toujours très-vif est le regret que l'on éprouve à se détacher des vieilles connaissances. Il nous est donc avis qu'il faut procéder dans cette affaire avec une inaltérable modération, et sans choquer, sans froisser personne, mettre au jour les raisons de chacun, et laisser au temps à consacrer les revendications proposées. « Les Areopagites, dit Montaigne (livr. III, ch. 11), se trouvant pressés d'une cause qu'ils ne pouvoient développer, ordonnerent que les parties en viendroient à cent ans. » Que notre aréopage frappe du même arrêt ces embarrassantes ques-

(1) J'ai le plaisir de pouvoir faire connaître que M. Duval-Jouve partage entièrement mon avis sur cette question de synonymie, et si l'*Avena versicolor* Vill. ne figure pas dans la série qu'il a tout récemment publiée des Graminées qui doivent leur origine spécifique au célèbre *Prospectus* (voy. *Bull.* X, 79), ce fut par une simple faute de transcription. La plante en question était fidèlement portée sur le manuscrit original de la note, mais elle fut, par mégarde, oubliée dans la copie que l'auteur transmit à la Société (Lettre de M. Duval-Jouve, 25 octobre 1863).

tions d'antériorité, et nous serons le premier à respecter le verdict des magistrats de la science; mais tant que l'on daignera permettre de plaider en faveur de la plus précieuse des propriétés littéraires, nous soutiendrons la cause la plus équitable de toute la force de notre conviction. La gloire des botanistes descripteurs qui parviennent à nommer quelques genres ou quelques espèces est déjà si petite et si restreinte qu'il y aurait iniquité évidente à mettre leurs droits en sérieuse discussion, et ce serait sans doute le plus cruel abus de pouvoir que de leur enlever le trop modeste avantage de leur priorité. N'oublions pas que « l'extrême espèce d'injustice, selon Platon, c'est » que ce qui est injuste soit tenu pour juste », et tâchons de nous persuader que les intérêts élevés de la science ne sont nullement compromis dans ces discussions accessoires de détails. Le fantôme de la confusion apparente que produirait momentanément le changement de quelques noms ne peut effrayer que les trop timides, car ce n'est le plus souvent que l'exagération qui engendre la peur. Quant à nous, nous avons foi dans l'avenir, et savons fort bien que tout vient à point pour qui sait attendre. Il suffit d'une seule autorité sympathique pour entraîner toute une génération, et c'est là le secret de la future unité de notre synonymie, que nous caressons dans nos rêves et que nous poursuivons de tous nos vœux.

Gras, Auguste. 1863. "Nouvelle Note Sur Quelques Rectifications De Synonymie." *Bulletin de la Société botanique de France* 10, 586–605.

<https://doi.org/10.1080/00378941.1863.10827296>.

View This Item Online: <https://www.biodiversitylibrary.org/item/8634>

DOI: <https://doi.org/10.1080/00378941.1863.10827296>

Permalink: <https://www.biodiversitylibrary.org/partpdf/159888>

Holding Institution

Missouri Botanical Garden, Peter H. Raven Library

Sponsored by

Missouri Botanical Garden

Copyright & Reuse

Copyright Status: Public domain. The BHL considers that this work is no longer under copyright protection.

This document was created from content at the **Biodiversity Heritage Library**, the world's largest open access digital library for biodiversity literature and archives. Visit BHL at <https://www.biodiversitylibrary.org>.